femme âgée de quarante-deux ans pendue à un arbre du bois de Clamart, et sur elle une lettre faisant connaître le motif de son désespoir ; la voici :

« J'ai quarante-deux ans, je suis une pauvre désespérée ; mon amant m'a quittée. Ah ! si je l'avais connu celui-là lorsque j'avais vingt ans, je ne me tuerais pas aujourd'hui.

Je désire qu'on m'enterre telle que je suis, sans me déshabiller, sans m'exposer à la Morgue, pour ne pas déshonorer ma famille, qui est très honnête.

Je ne suis pas née vicieuse ; un appui solide m'a manqué. On m'a dit jolie ; la pente a été rapide, j'ai glissé vite. Qu'on me pardonne.

C'est dommage ! je l'aimais, lui, il a si bon cœur ! Si on ne m'avait pas tant salie à ses yeux, il m'aurait réhabilitée.

Adieu à toute ma famille. Pardon. Paix sur moi ; on ne doit pas mépriser les morts, ils ont payé leur dette à la société.

Que je souffre ! On dirait que je suis déjà morte. »

Pour être bien sûre de ne pas se manquer, la pauvre femme avait bu de l'acide nitrique avant de se pendre.

Autres exemples : une couturière âgée de trente-trois ans, très honnête, très laborieuse, devient subitement éprise d'un jeune serrurier du voisinage ; elle espère qu'il viendra la demander en mariage ; il ne vient pas et elle s'empoisonne. — Un homme âgé de quarante ans, ayant en apparence tout ce qu'il faut pour être heureux, une belle santé, une jolie fortune, plusieurs maisons de campagne, éprouve un si violent chagrin de ne pouvoir épouser une jeune fille dont il est épris, qu'il ne cesse de répéter à sa mère, qui demeure avec lui : « Je suis bien malheureux ! Je ne puis plus supporter la vie. » Un soir, après avoir soupé avec sa mère, il monte dans sa chambre et se tue.

Le suicide par amour contrarié est, en général, prémédité ; sa pensée vient à mesurer que la souffrance augmente. Il y a lutte entre le désir de se soustraire à la douleur devenue intolérable et l'instinct de conservation et les sentiments de famille qui rattachent à la vie.

« Ma Jeannette,

« Je vais me faire sauter le caisson, ne crois pas que c'est dans un moment de folie ; il y a longtemps que j'ai arrêté ce projet. Adieu, je n'ai plus qu'un quart d'heure à vivre ; il est huit heures un quart, à la demie, tout sera fini.

« Reçois ce dernier baiser.

« Je tremble, mais je n'ai pas peur. »

Dans plusieurs écrits de suicidés, je vois cet aveu d'un tremblement nerveux, qui se manifeste d'ailleurs par une écriture qui devient de plus en plus irrégulière vers les derniers mots. Le désespéré, dont je viens de citer la lettre, réagissant contre ce tremblement, disait qu'il n'avait pas peur ; d'autres avouent l'effroi qui les saisit. Après avoir écrit une lettre à ses parents, un jeune homme qui va se tuer pour un chagrin d'amour, ajoute : « Je vous quitte, car je commence à trembler ; au moment d'en finir, j'ai peur et je crois que c'est la première fois de ma vie. » — Chez quelques désespérés, on constate des hésitations au moment suprême ; ainsi on les verra se promener toute la journée sur les bords de la rivière où ils finiront par se jeter. — Quelques femmes parviennent à résister longtemps à la tentation du suicide ; elles n'y cèdent qu'après plusieurs mois. D'autres succombent plus tôt, après avoir vainement lutté pendant plusieurs semaines ou plusieurs jours. D'autres enfin cèdent à un désespoir subit ; à la suite de scènes de jalousie, des femmes nerveuses se jettent brusquement de la fenêtre ou dans l'eau. En voici un exemple : un jeune étudiant vivait avec une jeune ouvrière, quand il reçut la visite d'une ancienne maîtresse. Une violente querelle s'étant élevée entre les deux femmes, l'étudiant pour les calmer, leur dit qu'il les aimait toutes les deux, mais que, pour ne pas faire de jalouse, il ne verrait désormais ni l'une ni l'autre. Ces paroles ne les calmèrent pas, l'une d'elles déclara qu'elle était prête à se sacrifier et se précipita vers la porte pour se jeter dans l'escalier. Le

jeune homme s'élança à sa suite, la rejoignit et la fit rentrer. Mais pendant ce temps, l'autre ouvrière, rapprocha une chaise de la fenêtre, enjamba le balcon et se précipita dans le vide. A Paris, ces cas de défenestration sont assez fréquents, surtout à la suite de querelles entre amants et de la part de femmes jalouses. Les femmes jalouses, après avoir menacé leur mari ou leur amant de lui jeter du vitriol, tournent subitement leur fureur sur elles-mêmes et se jettent par la fenêtre.

Les suicides par asphyxie, par pendaison et par arme à feu sont plus prémédités que ceux qui se produisent par submersion et par défenestration ; ils exigent une préparation. La présence d'une arme à la portée de la main peut cependant faire naître subitement la pensée du suicide, comme dans le cas suivant : un jeune homme riche veut épouser une jeune fille pauvre ; ses parents s'y opposent ; pour vaincre leur résistance, il les menace de se tuer, sans en avoir l'intention, et agite un pistolet pour leur faire peur. Dans le cours de l'entretien, il s'emporte s'énerve, et sort furieux, exaspéré du refus de ses parents ; alors, sentant sur lui son revolver, qu'il avait replacé dans la poche il le prend et s'en tire un coup. — Les suicides des jeunes gens sont, je crois, moins réfléchis que ceux des jeunes filles ; ils éclatent assez souvent brusquement comme dans le cas suivant : un jeune homme dit à sa maîtresse : « Tu veux me quitter ? Tu veux me quitter ? » — « Oui, répond la femme, je ne veux plus de toi. » Aussitôt le jeune homme sort un rasoir et se coupe le cou.

On croit généralement que celui qui survit à une tentative de suicide n'a pas envie de recommencer. Cependant, on voit assez souvent des amants malheureux, même des jeunes filles, arrachés à la mort, refuser les remèdes, regretter qu'on les ait sauvés et recommencer leurs tentatives. Ils mettent une énergie singulière dans l'accomplissement de leur dessein. L'un d'eux, après avoir bu un poison, se pend pour hâter la mort ; la corde casse, il recommence. Les désespérés recommencent leurs tentatives par les moyens les plus variés ou par le même procédé. Si la tentative de pendaison ou d'empoisonnement échoue, ils allument un réchaud ; la tentative d'asphyxie vient-elle à manquer, ils vont se jeter à l'eau ; sont-ils retirés vivants de l'eau, ils s'empoisonnent. On voit même des jeunes filles recommencer trois, quatre fois leurs tentatives. Une couturière qui avait déjà essayé deux fois de s'empoisonner, et qui avait été ramenée à la vie, s'empoisonna une troisième fois et refusa de prendre un contre-poison.

Un jeune employé de magasin qui s'asphyxia, a laissé l'écrit suivant : « J'ai tenté de m'empoisonner, je n'ai pas réussi ; peut-être qu'aujourd'hui j'aurai plus de chance. » — Une jeune fille, qui avait déjà tenté de se noyer et de s'empoisonner, recommence sa tentative après avoir écrit ce billet : « Lorsque tu liras cette lettre, je serai morte. Cette fois, je ne me manquerai pas. J'avais espéré que tu rentrerais ; j'ai attendu jusqu'à dix heures, heure à laquelle je fais dissoudre le poison que je vais prendre. Je ne pense pas souffrir bien longtemps ; achète-moi des fleurs. Du reste, c'est ma fête, adieu. » Elle venait d'avaler le poison, quand son amant rentra ; lui montrant le flacon qu'elle avait vidé, elle lui dit : « Tu vois, j'ai tenu parole. » Quelques heures après elle expirait. — Après avoir essayé de se pendre avec son diadème, Monime s'écrie :

« D'autres armes sur toi, sauront me secourir. »

Une femme galante se jette dans une rivière, à la suite d'un chagrin d'amour ; sauvée par un soldat, elle en fait son amant, mais quelque temps après elle reprend son projet de suicide et l'exécute.

Les désespérés recherchent les moyens de se tuer le plus rapidement avec le moins de souffrance possible. Ayant peur de se manquer et de survivre à leurs tentatives,

ils emploient quelquefois plusieurs moyens successifs; fréquemment ils avalent du poison avant de s'asphyxier.

Les instruments de suicide varient suivant le sexe. Les femmes qui pour se venger de leurs rivales aiment tant à les défigurer, redoutent pour elles-mêmes les blessures qui enlaidissent ; elles recherchent le genre de mort qui épargne les convulsions de l'agonie et les mutilations ; voulant conserver leur beauté jusque dans la mort, elles reculent, en général, devant l'emploi des armes à feu qui défigurent le visage. En 1888, sur 597 suicidés par armes à feu, il y avait 563 hommes et 34 femmes seulement. Les femmes préfèrent l'asphyxie, la submersion, la pendaison ou le poison. Une femme qui s'était empoisonnée avait écrit à une de ses amies de venir au plus tôt la faire enterrer, pour la soustraire aux regards des curieux, parce qu'elle ne voulait pas être vue laide.

Le réchaud tente la femme, parce qu'il est à sa portée et qu'il lui permet d'attendre la mort sur son lit.

La submersion est encore un de leurs moyens préférés.

« Dans la profonde mer Œnone s'est lancée. »

Dans l'antiquité, le rocher de Leucate d'où les amants malheureux se jetaient dans la mer, est resté célèbre. Horace raconte que les désespérés se jetaient en foule dans le Tibre, du haut du pont de Fabricius. Aujourd'hui les ponts de la Seine, du Rhône et des autres fleuves, ont remplacé le rocher de Leucate et le pont de Fabricius, pour les désespérés qui n'habitent pas les bords de la mer. Les fleuves dont les eaux sont limpides et rapides, paraissent tenter plus les désespérés que ceux dont les eaux sont lentes et impures ; là où ils ont le choix, ils préfèrent les premiers, par exemple à Lyon, il y a plus de suicides dans le Rhône que dans la Saône.

Les femmes qui ont de la répugnance pour l'eau adoptent la pendaison ou le poison. Beaucoup de poètes font mourir

leurs héroïnes par la pendaison. Dans une tragédie d'Euripide, Léda se pend. Sophocle fait périr Jocaste par le même moyen. Dans *Mithridate*, Racine prête à Monime une tentative de suicide par la pendaison.

« Et toi, fatal tissu, malheureux diadème,
« Instrument et témoin de toutes mes douleurs,
« Bandeau, que mille fois j'ai trempé de mes pleurs,
« Au moins en terminant ma vie et mon supplice,
« Ne pouvais-tu me rendre un funeste service ? »

Les motifs qui décident les femmes à employer le poison sont les mêmes que ceux qui avaient déterminé Cléopâtre, qui, après avoir fait de nombreuses expériences sur ses esclaves, pour étudier les effets des différents poisons, s'arrêta à la piqûre de l'aspic, parce qu'elle ne donnait ni convulsion, ni agonie douloureuse. A Paris les désespérés, hommes et femmes, emploient assez fréquemment le cyanure de potassium, parce qu'on s'en sert dans les ateliers pour nettoyer les bijoux. C'est l'occasion qui détermine le choix de ce poison, parce qu'il est sous la main des ouvrières.

Il y a une mode pour les instruments de suicide comme pour toute chose. A l'époque de Tacite, on s'ouvrait les veines. L'historien romain cite avec dédain un proscrit qui s'était noyé dans le Tibre. Tel genre de suicide paraît noble, tel autre semble vulgaire. Depuis quelques années, le pistolet est employé par les femmes plus souvent qu'autrefois, parce qu'il a été mis à la mode par des exemples retentissants de doubles suicides commis à l'aide de ce moyen. Mais il leur est toujours pénible de se défigurer par l'arme à feu ; une jeune fille qui se donna la mort avec son amant au moyen d'un pistolet, écrivant à une de ses amies son projet de suicide, lui disait : « Ce qui me fâche, c'est de m'abîmer la figure. » Quelquefois après avoir pris un poison, la femme comprenant qu'elle n'a pas bu une dose suffisante, s'empare d'un pistolet pour en finir. J'ai aussi constaté quelques cas de suicide par arme à feu

dans une voiture. En voici un exemple : le 31 octobre 1896, une jeune femme âgée de vingt-cinq ans, élégamment vêtue, traversant le pont Solférino le visage bouleversé, monta dans un fiacre qui passait. La voiture avait à peine fait quelques mètres que le cocher entendit une détonation ; il descendit et trouva la jeune femme gisant sur la banquette et vomissant le sang ; elle venait de se tirer un coup de revolver dans la région du cœur, après avoir entr'ouvert sa robe et son corset. « Tuez-moi, finissez-moi, criait-elle aux passants accourus ; je souffre, qu'on m'achève. » Transportée à l'hôpital, elle refusa de répondre à toutes les questions en disant : « Qu'on me laisse mourir tranquille, je veux mourir. » Elle ne tarda pas à expirer. C'était une institutrice de province. On trouva sur elle le billet suivant : « Mon chéri, je t'aime trop, vois-tu, et voudrais t'avoir à moi seule. J'ai lutté et n'en puis plus. Je suis souffrante et sans courage. Pour toutes ces raisons, je te quitte ; aime-moi, pardonne-moi : adieu. »

Les hommes hésitent entre les différents genres de suicide cherchant celui qui doit les faire moins souffrir. Tel désespéré songe d'abord à se noyer et se dirige vers une rivière, puis il change de résolution, il rentre chez lui et se pend. C'est l'arme à feu qui est l'instrument préféré des hommes, particulièrement des chasseurs et des soldats, qui ont toujours un fusil ou un revolver sous la main. Les jeunes gens ne détestent pas le suicide par l'arme à feu après une scène d'orgie. Les marins préfèrent la submersion. Dans les ports de mer, ce dernier genre de mort est fréquent dans toutes les classes de la société. Lorsqu'un marin choisit le pistolet, il va se tuer en face de la mer comme dans le cas suivant, où l'amant malheureux a fait connaître sa résolution par une lettre qu'il a laissée : « Trois heures du matin. Je viens de bien reposer et, la nuit portant conseil, j'ai décidé de me tuer sur la digue, près de la mer sur laquelle j'ai vécu la moitié de ma vie. »

La préoccupation de la toilette n'abandonne pas la femme au moment où elle fait ses préparatifs de suicide. La jeune fille se pare pour la mort comme pour une fête. Lorsque Cléopâtre eut résolu de se tuer la mort, elle se fit coiffer, elle mit ses plus beaux vêtements et plaça la couronne royale sur sa tête. Les jeunes ouvrières ne sont pas moins coquettes que Cléopâtre ; elles veulent être jolies jusque dans la mort, d'abord pour se plaire à elles-mêmes et ensuite pour donner des regrets à l'infidèle. La jeune fille qui se suicide à la suite d'un projet de mariage rompu ou d'une promesse de mariage qui n'a pas été tenue, revêt pour mourir la toilette qu'elle avait préparée ou qu'elle avait rêvé de porter le jour du mariage ; elle met la robe blanche, que souvent elle a brodée elle-même et pose la couronne de mariée sur sa tête, puis elle se couche sur le lit de mort comme sur un lit nuptial, voulant être jolie en mourant comme elle avait rêvé d'être belle à l'église et au bal pour celui qui l'a dédaignée. Une jeune fille trouvée morte en robe blanche de mariée, tenant un livre de piété entre les mains, avait tracé ces mots avant de s'asphyxier : « Je veux que M. G. (celui qui l'avait abandonnée) me voie morte. » — Une jeune fille qui s'était noyée avait eu soin d'écrire ses volontés pour la toilette qu'on devait lui mettre et d'indiquer l'endroit où elle avait placé la couronne de mariée qu'elle avait achetée. — Une autre jeune fille de seize ans alla chercher des fleurs et revint en disant à une voisine : « Vous voyez ce bouquet, vous ne savez pas pourquoi c'est faire. » La voisine ne prêta aucune attention à ces paroles, mais le soir l'amant rentrant de l'usine trouva sa jeune maîtresse vêtue de blanc, entourée de fleurs et étendue morte sur son lit. — La jeune fille qui se suicide se préoccupe aussi de son enterrement. Une jeune ouvrière de dix-neuf ans étant devenue grosse se jeta de désespoir d'un quatrième étage ; toute la journée qui précéda son suicide, on fut frappé de sa tristesse ; elle avait des tremble-

ments nerveux, elle parlait de mort en disant que si elle venait à mourir, elle aurait au moins des tentures blanches. Ce désir d'un bel enterrement se retrouve chez beaucoup de femmes[1].

Pour le choix des vêtements qu'elle met au moment de la mort, la femme est guidée par des souvenirs qui se rattachent à ces vêtements. « Je veux, écrivait une jeune ouvrière, qu'on me mette le chapeau qui est sur la table. » — « Je veux, disait une autre jeune fille, que l'on me laisse habillée telle que je serai au moment de ma mort ; ma robe de dentelle, ce sera presque la même toilette que j'avais lorsque j'ai connu M... ; je tiens à ce qu'on me la laisse à cause de cela. » — Virgile avait observé ce trait de caractère de la femme qui se suicide par désespoir d'amour ; il dépeint Didon revêtant pour son suicide et contemplant avec douleur les vêtements qu'elle avait portés quand elle était heureuse.

« Ce lit, ces vêtements si connus à ses yeux,
« Suspendent un moment ses transports furieux.
« Sur ces chers monuments, ce portrait et ces armes
« Pensive, elle s'arrête et répand quelques larmes. »

J'ai retrouvé chez un ouvrier de Paris ce tendre souvenir que la reine de Carthage conservait pour les vêtements qui lui rappelaient les beaux jours de sa vie. Cet ouvrier ayant perdu sa femme d'une maladie de poitrine, s'asphyxia un mois après ; on le trouva avec les vêtements qu'il portait le jour de son mariage ; il avait placé sur sa poitrine dans un journal la cravate et les boutons de chemises que sa femme lui avait donnés ce jour-là. — Un amant, abandonné par sa maîtresse demandait avant de se tuer qu'on lui laissât la bague qu'il portait comme souvenir de l'infidèle. — « Je

(1) Je l'ai aussi observé chez un magistrat, qui avouait avoir désiré vivement la robe rouge pour qu'on pût la mettre sur son cercueil, et chez un officier supérieur qui, avant de se suicider, quitta ses vêtements ordinaires, pour revêtir son uniforme.

veux, Lolotte, écrit Werther en lui faisant connaître sa dernière volonté, je veux être enterré avec les habits que je porte maintenant. Tu les as touchés ; ils sont sacrés. » (*Lettre* LXXVIII.)

Les amants désirent aussi qu'on enterre avec eux des objets qui ont appartenu à la personne aimée, sa photographie, les lettres d'amour qu'ils en ont reçues. Les femmes mettent ces lettres dans leur corsage. Elles demandent aussi des fleurs sur leur tombe, une rose ou des violettes dans leurs mains.

Les amants désespérés, en général, veulent mourir là où ils ont aimé. J'ai trouvé l'expression de ce désir dans les écrits de simples ouvriers, tant il est naturel. Les lieux. témoins de leur amour, restent gravés dans leur mémoire, ils aiment à en évoquer l'image.

Pour se tuer, la femme choisit le lieu où elle a été heureuse, le lit où elle a reposé à côté de celui qu'elle aimait. Dans les *Trachiniennes* de Sophocle, Déjanire vient se tuer dans la chambre d'Hercule ; après avoir jeté sur le lit nuptial les vêtements de son époux elle s'y place elle-même en disant : « O couche nuptiale, adieu pour toujours. Tu ne me verras plus reposer ici. » Comme l'héroïne du poète grec, aujourd'hui comme autrefois, car le cœur humain est toujours le même, les femmes viennent souvent mourir dans la chambre, sur le lit de leur amant, en son absence ; si elles trouvent la porte fermée, elles s'y introduisent au besoin par effraction et escalade. Quand elles ne peuvent pénétrer dans l'ancienne chambre qu'elles ont occupée, elles viennent mourir à la porte ou dans le voisinage. « Je ne meurs pas loin de vous, écrivait une femme délaissée, qui était venue se suicider dans un hôtel voisin du logement de son amant... Je vous envoie mille baisers avant de mourir. Je vous aime encore. Mes dernières pensées et mes dernières larmes sont pour vous. »

Une jeune fille de la campagne abandonnée par son fiancé

alla se noyer dans la fontaine qui avait été témoin des serments d'amour éternel qu'ils avaient échangés, et dont elle seule se souvenait. — Les hommes qui ont l'imagination moins romanesque et la sensibilité moins délicate, n'attachent pas la même importance au choix du lieu où ils vont se donner la mort. Le plus souvent l'amant malheureux vient se tuer aux pieds ou à la porte de sa maîtresse.

« Le désespoir le fit courir
« A la porte de l'inhumaine...
« J'espérais, cria-t-il, expirer à vos yeux [1]. »

Il espère l'attendrir ou lui léguer un remords. Mais la femme qui n'aime pas, après avoir poussé un cri de terreur physique devant ce spectacle lugubre, enjambe le cadavre et court à ses plaisirs; elle n'a pas envie de pleurer sur le mort, elle préfère rire avec les vivants.

La femme abandonnée éprouve aussi quelquefois le besoin d'aller se tuer au pied de l'infidèle. « Je t'ai souvent dit que je n'aurai jamais d'autre amant que toi, écrit une jeune fille congédiée. J'irai t'attendre à X, je te demanderai si tu veux que je revienne avec toi. Si oui, tu me rendras heureuse ; si non, j'irai mourir à tes pieds. » Des femmes jalouses qui se sont éloignées ou ont été congédiées viennent aussi se tuer devant le logement de leur mari ; elles veulent le rendre témoin de leur mort.

Les suicides d'amour sont beaucoup moins fréquents à la campagne qu'à la ville. Bien que la population agricole soit de beaucoup plus nombreuse que la population industrielle, on observe chez elle deux à trois fois moins de suicides. Ainsi en 1880, on a compté 23 suicides par amour contrarié commis par des individus appartenant à l'agriculture et 66 commis par des individus appartenant à la population industrielle. En 1890, 35 d'un côté, 88 de

(1) La Fontaine.

l'autre; en 1891, 44 pour la population agricole et 139 pour la population industrielle. Les raisons de cette différence sautent aux yeux. Les paysans qui lisent peu de romans, qui ne vont pas au théâtre, qui n'entendent pas de musique passionnée, développent plus leurs muscles que leur système nerveux par le travail manuel accompli au grand air; ils sont plus calmes, plus sensés, plus équilibrés que les citadins ; la tranquillité des champs se communique à leur esprit et calme leurs chagrins. Dans les villes, au contraire, l'agitation fiévreuse qui y règne, la vie sédentaire, l'abus des lectures excitantes, le goût de la musique et de littérature érotiques, la fréquentation du théâtre, les raffinements de la civilisation, tout développe la sensualité et la sensibilité, aux dépens de la raison.

Dans les grandes villes aussi, à Paris surtout, la condition des femmes va en s'aggravant, les mariages y deviennent plus difficiles et tardifs, les amours irrégulières s'y multiplient et donnent lieu à de fréquentes ruptures. On a dit que Paris est l'enfer des chevaux, le purgatoire des maris et le paradis des femmes [1]. A en juger par le nombre des femmes qui s'y suicident, il est plutôt pour elles un enfer qu'un paradis. En effet, sur le nombre total des suicides d'amour commis à Paris, la proportion des femmes y est plus considérable que celle des hommes. Le suicide de la femme abandonnée devient si fréquent à Paris, que dernièrement une jeune femme âgée de dix-sept ans qui voulait s'empoisonner à la suite d'un chagrin d'amour pria une de ses amies de lui procurer du poison. Celle-ci ne fit aucune difficulté pour lui en apporter. Comme la quantité apportée n'était pas suffisante, la jeune désespérée envoya une autre amie chez un pharmacien pour en cher-

(1) C'était déjà un proverbe au XVIIe siècle. Dans la *Suite du Menteur*, Corneille fait dire à Lyse :

« Il est riche et de plus il demeure à Paris,
« Où des dames, dit-on, est le vrai paradis. »

(Acte II, scène I.)

cher encore. Les deux amies lui laissèrent absorber le poison, trouvant la chose toute naturelle ; elles assistèrent tranquillement à son agonie sans avoir l'idée d'appeler un médecin. Vers la même époque (juillet 1897) quatre jeunes femmes s'asphyxièrent ensemble en disant qu'elles étaient lasses de la vie et qu'elles voulaient se soustraire aux chagrins qu'elles avaient. Parmi elles était une jeune ouvrière enceinte, que son amant avait abandonnée.

Les écrits des suicidés méritent une attention particulière parce qu'ils permettent de préciser le caractère moral du suicide et de savoir s'il est ou non une forme de la criminalité. D'après quelques criminalistes, le suicide et l'homicide dérivent d'un même état physiologique et psychologique ; ce sont, disent-ils, des formes diverses de la même dégénérescence, de la même immoralité. Je crois, au contraire, que s'il y a des suicides coupables comme des meurtres, il y en a d'autres qui doivent inspirer pour leurs auteurs une profonde compassion et même, dans certains cas, une sympathie et une estime profonde, ce qui n'implique nullement l'approbation de leur conduite. Qui verra un acte d'immoralité dans le suicide d'un ouvrier qui, fiancé à une jeune fille qu'il aime et qui l'aime, se tue en apprenant qu'il est tuberculeux et en disant : « étant menacé de la tuberculose et ne voulant pas me marier dans ces conditions, je préfère me tuer? » Les causes des suicides sont si multiples, si variées, si différentes les unes des autres, qu'on ne peut pas porter la même appréciation sur tous les suicides. Les uns se suicident par lâcheté, les autres par dévouement.

Parmi les suicidés, il y a des criminels, des fous, des malades, des exaltés, des nerveux, des hystériques, des faibles d'esprit, mais aussi des cœurs délicats et tendres, trop tendres, trop sensibles. Les suicidés par amour contrarié peuvent être des malades ou des cœurs trop tendres, mais ils n'ont point les sentiments anti-sociaux qui caractérisent

les criminels ; ils sont victimes de leurs besoins de tendresse qui n'est pas satisfait. Leur tendresse éclate de la façon la plus touchante dans leurs écrits ; leurs lettres sont pleines de sentiments délicats, désintéressés, élevés, pour leurs parents, leurs amis et même pour ceux qui ont causé leur désespoir. Ils ne gardent habituellement aucune irritation des mauvais traitements, de l'indifférence, de la trahison qui les ont tant fait souffrir. Jusqu'au dernier moment, ils expriment leur amour à ceux qui ne les aiment pas, ils souhaitent le bonheur à ceux qui les ont rendus malheureux. La femme délaissée qui se tue ne peut pas haïr l'infidèle qui la pousse à la mort. L'amant trahi qui se suicide pardonne en mourant à la femme qui a fait son malheur. J'ai sous les yeux un très grand nombre de lettres de suicidés par amour, je ne puis les citer toutes, je vais en transcrire quelques-unes seulement, à titre d'exemples :

« Ma bien-aimée Alice, écrivait un marin à une jeune fille qui avait refusé de l'épouser, permettez-moi de vous donner pour la dernière fois ce titre, car à l'heure où vous aurez reçu cette lettre je ne serai plus qu'un cadavre. Ce cœur qui ne battait que pour vous sera percé d'une balle.

Je ne me manquerai pas, ma main sera ferme, les souffrances que j'endure m'en sont une garantie, car je m'en débarrasserai en même temps que de la vie.

Je n'emporte avec moi que quelques cheveux et fleurs, souvenir d'un temps meilleur.

Soyez heureuse, Alice, c'est le seul vœu que je forme pour vous et recevez les derniers baisers de celui qui vous aura aimée à en mourir. »

« Du jour où j'ai vu que tu ne serais pas mon époux, écrivait une femme qui était engagée dans une liaison irrégulière et qui en rougissait, je n'ai plus eu qu'une pensée : Mourir ! Si je ne puis pas être ta femme, au moins je ne souffrirai plus. Je te pardonne de bon cœur et ma dernière pensée sera pour toi. »

Dans un millier de lettres que j'ai lues, je n'ai trouvé qu'une fois des paroles amères contre l'amant infidèle et encore faut-il ajouter que la femme avait songé à le tuer avant de se tuer. « Si je ne réussis pas à tuer M..., disait-

elle, je demande qu'on le mette en présence de mon corps si je meurs. La mort inspirant au plus misérable un sentiment de respect et d'effroi, je désire qu'il ait au moins le remords de ses infamies. » Les lettres des femmes abandonnées, des amants malheureux qui se suicident se terminent toujours par des paroles d'amour et de pardon. On n'y trouve quelquefois des accents de colère qu'à l'adresse des parents, qui en s'opposant à leur union ont causé leur désespoir. « Je me tuerai dans une heure, et vous aurez ma mort à vous reprocher », écrivait un jeune homme au père de la jeune fille qui lui avait refusé sa main.

Les amants désespérés n'oublient pas leurs parents en mourant ; ils écrivent à des tantes, à des cousins de venir les consoler et de demeurer auprès d'eux. Une jeune fille écrivait à une amie : « Je vous supplie, dès que vous serez prévenue de ma mort, d'accourir auprès de mon père (dont elle était la fille unique) ; consolez-le, faites-lui comprendre qu'il a mieux valu que je meure, car je n'aurais jamais pu supporter ma peine ; si j'avais vécu, je serais tombée dans une maladie de langueur et du cerveau... Que l'on n'accuse pas mon père ni mon frère d'imprévoyance. Lorsque M... s'est montré trop assidu auprès de moi, ils m'ont fait quelques observations; je les ai promptement rassurés, car je ne prévoyais pas alors moi-même que cet attachement naissant prendrait plus tard de telles proportions. Tous les deux avaient confiance en moi, le passé répondait de mes actions; jusque-là je m'étais montrée tellement peu susceptible d'aimer, qu'ils m'ont cru au-dessus des faiblesses féminines; mon caractère enjoué, mais très fier leur était une garantie. » La même jeune fille, distribuant par écrit divers souvenirs entre ses amies, disposait pour l'une d'elles d'un cadre en velours noir suspendu au chevet de son lit et contenant des cheveux de sa mère : « Elle pourra, disait-elle, y mettre également ceux de sa bien regrettée mère... Nous avions toutes les deux les

mêmes sentiments d'amour pour nos chères mortes ; elle me comprendra mieux peut-être que tout autre, puisque Dieu nous a éprouvées de la même manière. »

Ces quelques écrits, qui sont pleins de sentiments tendres, délicats. suffisent amplement, je crois, à établir que les suicidés par amour, loin d'être des criminels, sont le plus souvent des êtres bons, affectueux, trop aimants, trop sensibles. C'est l'excès de leur amour et la sensibilité de leur cœur, qui leur rendent intolérable la douleur de n'être pas aimés, ou de ne pouvoir s'unir à la personne aimée ; c'est le besoin de tendresse qui les dévorait et qu'ils n'ont pu satisfaire qui les plonge dans le désespoir et leur inspire le dégoût de la vie. A cet excès de sensibilité se joint chez eux un défaut de volonté. Ils sentent trop, ils souffrent trop et n'ont pas assez de force, pour supporter la souffrance. Ce sont des *émotifs*, souvent des neurasthéniques et des hystériques. Un homme d'un tempérament sain, d'une volonté forte, peut éprouver un grand chagrin, il le supporte et ne se tue pas ; un homme d'un tempérament déséquilibré, d'une sensibilité extrême, d'une volonté faible, est écrasé par la douleur et s'y dérobe par le suicide. L'idée du suicide devient rapidement une idée fixe, une obsession chez les héréditaires dégénérés ; c'est un signe de débilité mentale. Les idées de suicide sont très fréquentes chez les hystériques, et l'on sait qu'il y a des hystériques aussi bien chez les hommes que chez les femmes. L'hystérie n'est pas, comme on l'a cru très longtemps, une maladie exclusivement féminine. Il faut, en un mot, qu'une prédisposition physiologique vienne s'ajouter au chagrin d'amour, pour déterminer le suicide.